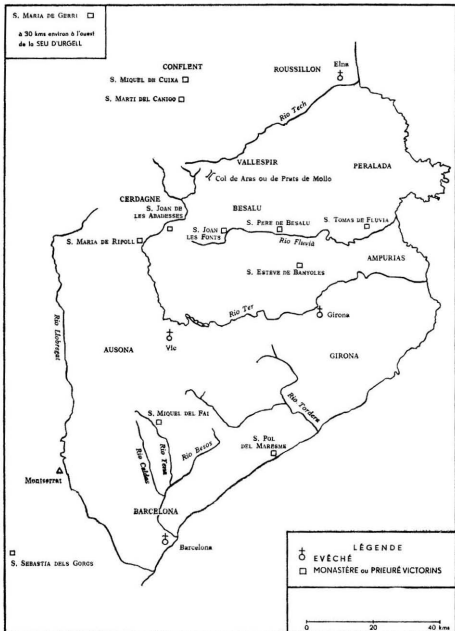


## LE MOYEN-AGE

---

### I - Le rayonnement méditerranéen de Saint-Victor

### LES PRIEURÉS CATALANS DE SAINT-VICTOR DE MARSEILLE



S. MARIA DE GERRI □  
à 30 kms environ à l'ouest de la SEU D'URGELL

## Rapports artistiques entre Saint-Victor et la Catalogne

---

Avant d'analyser ce qu'il y a de réel ou d'hypothétique dans les rapports artistiques entre Saint-Victor et la Catalogne, il faut réviser ce que fut la réalité et l'évolution du temporel de la grande abbaye marseillaise dans notre pays. La bibliographie et les sources ne nous manquent pas mais il faut attendre beaucoup des recherches futures pour éclaircir un grand nombre de points encore obscurs <sup>(1)</sup>. D'après nos connaissances actuelles, très incomplètes, voici le tableau que l'on peut dresser :

D'abord, il faut distinguer deux périodes entièrement différentes, avant et après « l'arrivée au pouvoir » de l'abbé Bernard (1064-79). Parce qu'il s'agit vraiment de l'établissement d'un pouvoir — et assez matériel — par suite de circonstances que l'on pourrait qualifier : le mauvais côté de la « réforme grégorienne », ou si l'on préfère : la contamination féodale de l'Eglise.

Dans la première période nous sommes dans le domaine des monastères construits dans des îles ou au bord de la mer, dont le temporel devait être plutôt réduit et les rapports extérieurs

---

1. La base est toujours le Grand Cartulaire, qui était déjà connu des historiens hispaniques par les extraits de Martène. Depuis l'édition de Guérard en 1857, il est devenu assez accessible. Je dois remercier spécialement M. E. Barattier pour son aide dans la consultation des chartes originales conservées aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône. Dom. A. Mundó retraça en 1963, en une synthèse courte mais très aigüe, les rapports entre Saint-Victor et la Catalogne : « Moissac, Cluny et les mouvements monastiques de l'Est des Pyrénées du X<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle », dans *Moissac et l'Occident au XI<sup>e</sup> siècle*. Actes du colloque international de Moissac, 3-5 mai 1963 (Toulouse, 1964), p. 229-251. On pourra consulter aussi P.A. Amargier, « L'abbaye de Saint-Victor et son âge roman », dans *Saint-Victor*, feuillets documentaires régionaux du Centre régional de documentation pédagogique d'Aix-Marseille (Marseille, 1966), p. 9-12.

fréquents, parfois avec des centres assez éloignés. C'est un monde qui fait penser au Saint-Victor de Jean Cassien ou à la vie du monastère de Cabrera, aux Baléares, avant l'invasion musulmane.

Cette circulation peut expliquer aussi la persistance du goût d'une certaine « scénographie » des lieux de culte. Par exemple, le choix de la grande baume ou grotte de Sant-Miquel-del-Fai pour abriter le culte de l'Archange, selon l'exemple du Mont-Gargan, répété jusqu'en Scandinavie.

Sant-Miquel-del-Fai fut donné en 997 par les comtes de Barcelone Ramón Borrell et Ermessendis à Gombau de Besora et par celui-ci — avec sa fille Guisla — en 1043, à Saint-Victor et à son abbé Isarn, après avoir obtenu, quelques semaines auparavant, la ratification des droits des comtes de Barcelone Ramón Berenguer I<sup>er</sup> et Isabel. La première des possessions de Saint-Victor en Catalogne fut aussi l'une des dernières, parce qu'un prieuré victorin y subsistait toujours au xiv<sup>e</sup> siècle.

Dans les années qui suivent, nous voyons encore quelques-uns de ces personnages en rapport avec Saint-Victor. Ainsi en 1047 la comtesse Ermessendis, déjà veuve et très âgée, donnait à l'abbaye marseillaise le monastère de Sant-Pol-del-Maresme, sur la côte, au nord de Barcelone (qui en 1064 serait rallié à Lérins), et en 1052 Guisla et son mari Mir Geribert passaient un accord avec l'abbé Miró, de Sant-Sebastià-dels-Gorgs, pour admettre dans ce monastère l'intervention des moines de Saint-Victor, ce qui fut l'objet d'une nouvelle convention en 1059. Les archives de Saint-Victor gardent encore des actes concernant Sant-Sebastià-dels-Gorgs ou « in Penedès » jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle.

Vers la moitié du xi<sup>e</sup> siècle, il y eut encore d'autres rapports sur lesquels nous sommes très mal renseignés. D'une part, on connaît la présence en 1047 à Barcelone d'un abbé de Saint-Victor, qui était venu pour essayer d'obtenir la libération de moines de Lérins, captifs des musulmans de Tortosa (ville où justement peu d'années après irait se réfugier Mir Geribert révolté contre le comte de Barcelone). Du temps de l'abbé Durand (+ 1064) nous connaissons une lettre qu'il adressa au comte de Barcelone Ramon Berenguer I<sup>er</sup> dans laquelle il s'excuse de n'avoir pas pu lui envoyer encore les quatre ou cinq moines que le comte lui avait demandés. D'autre part, un document du comte de Cerdagne Guillem Ramon

(1068-1095) nous dit que, du vivant de son père (Ramón Guifré, décédé en 1068), celui-ci s'était déjà adressé aux abbés Durand et Bernard pour leur demander de s'occuper de l'abbaye de Saint-Miquel-de-Cuixà (Cuxà).

Mais la grande étape de la fin du onzième siècle ne devait s'inaugurer formellement que par la donation de Santa-Maria-de-Ripoll en 1070. C'était l'aboutissement d'une situation insupportable. En effet, après la mort de l'évêque-abbé Oliba en 1046, les monastères et prieurés qui dépendaient de lui devinrent la proie de toutes sortes d'attaques. Ripoll, la maison principale, traversait en 1055 une situation tellement dangereuse que les moines essayèrent de se mettre sous la protection directe de l'évêque Guillem, successeur d'Oliba. L'échec de cette tentative conduisit les Bénédictins de Ripoll à envoyer une mission secrète auprès du pape Alexandre II pour obtenir sa tutelle. Celle-ci se montra non moins inutile pour écarter la convoitise des mauvais voisins, aussi le comte de Besalú Bernat II décida-t-il de livrer l'abbaye à Saint-Victor. La même ligne de conduite devait inspirer toute une série de donations dans les années qui suivent : Sant-Pere-de-Besalú (1071), Sant-Esteve-de-Banyoles (vers 1080) et Sant-Joan-de-les-Abadesses (1083), toutes trois par l'œuvre du même comte de Besalú. Sant-Joan-les-Fonts par Udalard, vicomte de Bas ; Sant-Martí-del-Canigó (Canigou) et Sant-Miquel-de-Cuixà (Cuxà) (1091) par le comte de Cerdagne ; enfin Santa-Maria-de-Gerri (1096) et probablement Sant-Tomàs-de-Fluvià (à côté de Sant-Miquel-de-Fluvià).

L'importance de chacun de ces monastères et la masse des donations est certes impressionnante, mais elle n'est en grande partie que le témoignage, disproportionné et éphémère, de l'audace et de l'opportunisme des deux frères et abbés successifs de Saint-Victor, Bernard de Millau (1064-1079) et Richard, les deux légats du pape en Espagne. C'est justement à cause de l'usage abusif des pouvoirs de leur légation qu'ils aboutirent à un tel cumul, si sommairement évoqué, mais c'est aussi pour la même raison que cet amas ne put être maintenu qu'au prix d'incessantes contestations. Sauf Sant-Joan-les-Fonts (jusqu'aux environs de 1423) et peut-être Gerri (au moins jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, mais avec des vicissitudes antérieures), le reste fut dispersé pendant le XII<sup>e</sup> siècle. Nous sommes exceptionnellement bien renseignés en

ce qui concerne Sant-Joan-de-les-Abadesses<sup>(2)</sup>. De ce procès très long, ainsi que du cas, plus complexe encore, de Ripoll<sup>(3)</sup>, il ressort une opposition totale des gens du pays, contrastant avec le cas de prieurés que l'on peut considérer comme assez « normaux » (Sant-Miquel-del-Fai, Sant-Joan-les-Fonts, voire Sant-Sebastià-dels-Gorgs).



L'analyse de l'architecture et de la sculpture monumentale des abbayes et prieurés catalans<sup>(4)</sup> ne fait que confirmer les données historiques : elles ont bien peu de points communs entre elles, et aucun avec Saint-Victor. En voici une analyse très sommaire :

*Banyoles.* — Eglise lombarde consacrée en 1086, peu après le rattachement à Saint-Victor. Ses restes sont assez lisibles, malgré les dégâts produits par des tremblements de terre au xv<sup>e</sup> siècle et les ravages de la guerre « dels Segadors » au xviii<sup>e</sup>.

2. Voir surtout F. Monsalvatje, *Notícias històriques* (26 vol., Olot, 1889-1919) et P. Kehr, « El Papat i el Principat de Catalunya fins a la unió amb Aragó », dans *Estudis universitaris catalans*, t. XIII (1928), p. 296-300 et 306-308, t. XIV (1929), p. 16 et t. XV (1930), pp. 12-18.

3. Depuis les chapitres consacrés à Ripoll par J. Villanueva dans le tome VIII (Valencia, 1821) de son *Viage literario a las iglesias de España*, on n'a cessé de répéter que la période « marseillaise » de Ripoll couvrait exactement les années 1070 à 1172. Villanueva fait déjà allusion aux « disturbios considerables » de ces années, mais sans préciser davantage. J.M. Pellicer y Pagés, dans sa monographie *Santa Maria del Monasterio de Ripoll* (Mataró, 1888), p. 107-130, affirme que l'abbé Elies (1120-1124) n'appartient pas à la série des abbés marseillais, bien qu'il fasse l'éloge de ceux-ci ; je ne connais pas la base de son affirmation, qui se contredit avec une source fondamentale, la notice de l'année 1168 du ms. *Regin. Lat.* 123 de la Vaticane qui affirme que Elies était *professus massiliensis*. En ce qui concerne la période assignée à l'abbé Père Ramon, nous connaissons l'existence d'un document du pape Eugène III (1146-1153) adressé à l'abbé de Saint-Victor confirmant l'excommunication contre l'abbé et les moines de Ripoll qui lui étaient rebelles (Biblioteca de Catalunya, Barcelone, ms. n° 430, écrit par Dom. R. Olzinellas, archiviste de Ripoll, fol. 62 v°). Je crois que cette référence nous éclaire sur le contenu de la préface du Cartulaire ou « Llibre Verd » de Ripoll, datée en 1147 et publiée par Pierre de Marca sous le titre *Brevis historia monasterii Ripullensis*. On n'y trouve pas la moindre référence à la sujétion à Marseille, ce qui eût été inconcevable si à cette époque la dépendance avait existé. Bien que l'élection de l'abbé Ramon de Berga en 1172 confirme définitivement l'indépendance de Ripoll, les efforts de Saint-Victor pour renouveler cette dépendance ne cessèrent pas tout de suite. Parmi les preuves il faut mentionner une lettre de Célestin III adressée en juillet 1195 à l'abbé et aux moines de Ripoll leur ordonnant d'obéir à l'abbé de Saint-Victor (Olzinellas, *op. cit.*, fol. 64<sup>r</sup>), et le long procès envoyé en 1254 par l'évêque l'Elne au pape Innocent IV, auquel avait fait appel l'abbé de Ripoll, soutenu par son seigneur le roi Jacques le Conquérant (Arch. dép. des B.-du-Rh. 1 H 130).

4. Sur l'ensemble de l'architecture et la sculpture monumentale romanes en Catalogne voir surtout les ouvrages suivantes : J. Puig i Cadafalch, A. de Falguera et J. Goday, *L'arquitectura romànica a Catalunya*. (Barcelone, t. I, 1909 ; t. II, 1911 ; t. III, 1918.) J. Puig i Cadafalch, *L'escultura romànica a Catalunya*, dans *Monumenta Cataloniæ* (Barcelone, 1952), 3 vol. ; W.M. Wittehill, *Spanish Romanesque Architecture of the eleventh century* (Oxford, 1941) ; *Société Française d'Archéologie, Congrès Archéologique de France. CXII<sup>e</sup> session, Roussillon* (Paris, 1954) et CXVII<sup>e</sup> session, Catalogne (Paris, 1959).

*Cuixà.* — Eglise en partie préromane et en partie lombarde, du temps de l'abbé-évêque Oliba. Cloître et tribune du XII<sup>e</sup> siècle, en marbre, du style roussillonnais le plus pur.

*Canigó.* — Eglises de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Cloître tardif dans les traditions locales.

*Ripoll.* — Eglise lombarde du temps de l'abbé-évêque Oliba. Façade occidentale, aile nord du cloître et tombeau du comte Ramon Berenguer III († 1135), de style local, avec des rapports assez étroits avec l'école du Conflent-Roussillon.

*Gerri.* — Eglise consacrée en 1149, dont le style permet des rapprochements avec la cathédrale voisine de la Seu d'Urgell.

*Sant-Joan-de-les-Abadesses.* — Eglise à grand chevet avec déambulatoire possédant trois chapelles rayonnantes assez profondes. Quatre autres chapelles dans le transept. Plan français et décor sculpté orientalisant très original. Consacré en 1152, bien après le retour de la communauté catalane de chanoines qui avait été expulsée par les moines de Saint-Victor.

*Sant-Pere-de-Besalú.* — Eglise à grand chevet entièrement différent de celui de Sant-Joan : déambulatoire et couronne de chapelles dans une série suivie de niches noyées dans l'épaisseur du mur de chevet (autres exemples connus en France : Thérouanne, etc.).

Si des abbayes nous passons aux prieurés, l'inventaire est bien maigre et le caractère assez hétéroclite :

*Sant-Miquel del Fai.* — Eglise rupestre insuffisamment étudiée. Les deux chapiteaux de la porte ne permettent pas de rapprochements immédiats. Restes de la partie ancienne du monastère et nef et base de l'abside de la petite église Saint-Martin de style lombard, probablement de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, qui ne fut agrégée à Sant-Miquel qu'en 1413.

*Sant-Sebastià-dels-Gorgs.* — Monument assez complexe. Chapiteau en marbre, remployé, du VII<sup>e</sup> siècle (pareil à ceux de Jouarre), qui paraît prouver la grande ancienneté du site. Clocher et église de style lombard. Porte sculptée par un maître très voisin — sinon le même — de l'auteur de la façade de l'église de Covet (Catalogne occidentale). Cloître bâti et sculpté à plusieurs reprises.

*Sant-Joan-les-Fonts*. — Eglise du prieuré très belle et assez bien conservée. Son style est le style courant dans les autres monuments de la région. Nous reviendrons sur celui-ci au sujet des fondations des Victorins en Sardaigne.

En effet, tous les historiens de l'architecture romane dans cette île ont remarqué l'intérêt et la qualité des églises qui dépendaient de l'abbaye marseillaise : une en 1089, vingt-deux en 1119 et vingt-huit en 1141 sous la pression du pape Urbain II, français comme le cardinal Richard, abbé de Saint-Victor, puis archevêque de Narbonne. Ce pape venait justement de le réhabiliter en 1089, tout en supprimant l'excommunication dont l'avait si justement frappé Victor III, en lui enlevant la légation en 1087. Bien que la source de l'architecture de la majorité des églises sardes dépendant de Saint-Victor soit pisane, depuis la parution en 1953 du splendide volume de Raffaello Delogu sur l'architecture du Moyen Age en Sardaigne, l'on n'a pas cessé d'affirmer la présence de maîtres catalans appelés dans l'île par les Victorins <sup>(5)</sup>. Il me faut avouer franchement que je ne suis pas capable d'apercevoir cette présence d'une façon incontestable. Même au cas où l'on remarquerait quelques points de contact entre le chevet de Sant-Joan-les-Fonts et l'abside de la cathédrale de Santa-Maria, à Terralba, bâtie vers 1144 et démolie absurdement il y a peu d'années, mais de laquelle nous restent des documents photographiques, subsisterait une double défiance. D'abord Terralba ne se trouve pas dans le judicat de Cagliari — centre des Victorins — mais dans celui d'Arborea, dont les rapports avec la Catalogne et avec les vicomtes de Bas (donateurs de Sant-Joan-les-Fonts à Saint-Victor) étaient si fréquents et étroits que pendant la dernière moitié du XII<sup>e</sup> siècle la maison féodale de Bas va s'établir et régner dans le judicat d'Arborea, dont la capitale était Oristano <sup>(6)</sup>. D'autre part, les rapports plus ou moins apparents avec l'architecture romane en Catalogne peuvent n'avoir

---

5. R. Delogu, *L'architettura del Medioevo in Sardegna* (Rome, 1953). Sur les prieurés victorins en Sardaigne est parue ensuite une grande étude d'A. Boscolo, *L'abbazia di San Vittore. Pisa e la Sardegna* (Cagliari, 1958). Comme exemple de la diffusion de ces opinions, voir Georges Priem, « L'Art Roman en Sardaigne », dans *Centre International d'Etudes Romanes* (Paris, 1965), p. 44-62. Je crois que son affirmation (p. 53) concernant l'appartenance de la porte de Santa-Maria-d'Uta « à l'art de Serrabone et de Cuxà » manque de tout fondement.

6. J. Miret i Sans, *Los Vescomtes de Bas en la illa de Sardenya* (Barcelone, 1901).



d'autre signification que celle d'une convergence vers des modèles de l'Italie du Nord. La coïncidence n'est pas entièrement complète, parce qu'à Sant-Joan-les-Fonts, comme d'ailleurs dans beaucoup de monuments catalans, les corniches à modillons sont droites au lieu de montrer le décor d'arcatures si normal en Sardaigne pendant tout le XII<sup>e</sup> siècle, comme il l'avait d'ailleurs été aussi en Catalogne courant XI<sup>e</sup> siècle.

Pour compléter cette confrontation artistique il faudrait l'étendre au moins au domaine de la peinture, mais ici les lacunes sont bien plus graves. En ce qui concerne la Catalogne, nous connaissons surtout des manuscrits de Ripoll, mais antérieurs à la dépendance de Saint-Victor (7). Du côté de cette abbaye il n'y a qu'un manuscrit dont les origines soient bien établies. Il s'agit du Grand Cartulaire, possédant seulement des lettrines dont le style ne diffère pas trop de celui de quelques manuscrits de Vic, Ripoll ou Gérone. Quand même, il faut évoquer aussi un objet bien plus précieux, le manuscrit *Reginensis Lat.* 123 de la Vaticane, dont la provenance de Saint-Victor est établie. Malheureusement, on sait que le manuscrit se trouvait à Ripoll et ensuite à Saint-Victor, mais ses origines sont toujours contestées. Il est sans doute un chaînon qui relie les deux abbayes, mais pour le moment il constitue aussi une énigme et un point de contradiction. Personnellement je serais plutôt enclin à croire qu'il fut écrit et enluminé à Barcelone (8).

---

7. Sur les manuscrits romans en Catalogne : W. Neuss, *Die Katalanische Bibelillustration...* (Bonn et Leipzig, 1922) ; Mn. J. Gudiol i Cunill, *Els Primitius. Tercera part. Els llibres il·luminats* (Barcelone, 1955) ; P. Bohigas, *La il·lustració y la decoració del llibre manuscrit en Catalunya. Període romànic* (Barcelone, 1960) ; J. Domínguez Bordona, « Miniatura » dans *Ars Hispania*, vol. 18 (Madrid, 1962), pages 78-98. Une notice de quelques dizaines de manuscrits romans conservés en Catalogne dans *L'Art Roman. Catalogue*. Barcelone et Santiago de Compostela, 1961 (1963). De plus, pour les manuscrits de Ripoll, cf. R. Beer, *Los manuscritos del monasterio de Santa Maria de Ripoll* (Barcelone, 1910). Pour l'enluminure romane dans la Catalogne française, voir aussi M. Durliat, *Arts anciens du Roussillon, Peinture* (Perpignan, 1954).

8. Le manuscrit *Reg. Lat.* n° 123 fut décrit d'abord par J. Pijoan en 1914. La discussion sur sa provenance se situe autour des annales contenues dans le ms. et placées sous le nom de Saint-Victor de Marseille. Le cardinal Dom A.M. Albareda, en s'y appuyant, contesta les origines de Ripoll, et parut incliner pour Marseille. Après l'analyse de Dom A. Wilmar, « La composition de la Petite Chronique de Marseille jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle », dans *Revue Benedictine*, t. XLV (1933), 142 et s., je crois que les origines catalanes du manuscrit et celles de la chronique sont bien acquises ; M. Coll i Alentorn en a donné des preuves définitives dans son étude « La Historiografia de Catalunya en el període primitiu », dans *Estudis romànics*, t. III (1951-1952), 139-196. J'appuie en partie mon hypothèse par la confrontation avec le ms. Z.II.2 de l'Escorial, écrit à Barcelone au début du XI<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne la peinture murale, nos connaissances sont encore plus réduites et incomplètes. L'église de Ripoll était peinte, mais son décor a disparu sans laisser de traces suffisantes. C'est seulement près de Sant-Miquel-del-Fai que l'on vient de découvrir — en très mauvais état — une fresque intéressante, celle de l'abside renouvelée vers 1200 de l'église de Sant-Martí <sup>(9)</sup>. Mais le manque d'un décapage complet des enduits superposés ne permet pas d'avancer d'hypothèses sérieuses ; hypothèses qui risquent d'ailleurs d'être toujours infirmées par le manque de fresques romanes connues à Saint-Victor ou dans son voisinage d'une part, et d'autre part, par le fait que la paroisse de Sant-Martí-del-Fai dépendait du monastère de Sant-Cugat-del-Vallès et ne fut agrégée à Sant-Miquel qu'en 1413.

Bien que mes conclusions soient donc assez provisoires et incomplètes, je ne crois pas du tout inutile ce tour d'horizon concernant les rapports artistiques entre Saint-Victor et la Catalogne. Il fait ressortir la complexité du sujet et quelles lacunes s'opposent à une connaissance satisfaisante. L'un des exemples manifestes de ces trop nombreuses carences, nous le trouvons dans le défaut d'études consacrées au rayonnement de l'*ordo* canonial de Saint-Ruf d'Avignon, dont l'épanouissement en Catalogne fut pourtant si remarquable : de ce point de vue l'analyse artistique du grand fonds de manuscrits de la cathédrale de Tortosa risque de réserver au chercheur d'heureuses surprises.

C'est dans cette voie qu'il faut s'acheminer, celle d'une confrontation globale entre l'art roman catalan et celui de la Provence, sans oublier les interférences avec les ateliers du Languedoc et de l'Italie du Nord. Alors seulement pourra se dégager une ébauche de solution, qui bien que partielle, ne manquera pas d'être infiniment précieuse.

J. AINAUD DE LASARTE.

---

9. Entrevue par le Dr Linés il y a trois ans, j'ai pu l'étudier seulement en 1966 — avec le P.A. Amargier, à qui je dois tant de reconnaissance à beaucoup d'égards — à cause des difficultés d'accès, étant donné que Sant-Miquel-del-Fai est devenu propriété privée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Cela explique, mais ne justifie pas, la fermeture de l'église rupestre dès 1936 et l'inondation de sa crypte par les eaux d'un réservoir. Sur Sant-Miquel-del-Fai lire l'étude suivante de M. l'abbé Pladevall.